

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Mallette pédagogique numérique



Extraits du témoignage de Sylvain Gargon sur sa déportation en Allemagne à partir de 1943

J'ai été dirigé vers le camp de Buchenwald (...) dans des conditions que l'on connaît, à une centaine par wagon, dans ces fameux wagons qui étaient conçus pour recevoir 40 hommes et 8 chevaux. Nous étions cent, encadrés par les SS. Beaucoup sont morts avant d'arriver, étouffés, piétinés pendant le transport. (...)

SIX MOIS SOUS LA TERRE

Buchenwald était un camp de transit et je n'y suis pas resté longtemps, puisque j'ai été dirigé tout de suite vers le fameux camp de Dora, près de Nordhausen. C'est là que les Allemands avaient replié leurs usines de Peenemunde, où étaient fabriqués les V2. (...) C'est là où nous avons travaillé, car on y envoyait des milliers de déportés pour accélérer l'édification de cette usine entièrement construite dans le roc. Toutes les galeries étaient construites dans la montagne. Pendant six mois, nous n'avons pas vu le jour et nous logions dans des anciennes carrières déjà aménagées. (...)

Nous couchions dans le tunnel, sur des châlits, entassés les uns sur les autres. Nous travaillions 18 heures par jour, de 6h du matin à 6h du soir, puis à nouveau jusqu'à minuit, avec simplement une demi-heure de halte pour manger les rutabagas trempés dans l'eau et un quart de boule de pain, moisi les trois quarts du temps. Les morts s'entassaient dans les galeries sur deux mètres de haut, parce qu'on ne pouvait pas les évacuer par camions brûler au crématoire de Buchenwald. Ce n'est que lorsque les crématoires ont été installés à Dora qu'on les a brûlés sur place. Sur les morts entassés, les Allemands mettaient de la chaux pour désinfecter, pour que ça ne sente pas trop mauvais avant de les évacuer. (...) à la mi-44, le camp extérieur a été terminé. à ce moment-là, on nous a mis dans les baraquements, et la rotation s'est faite entre les équipes du jour et les équipes de nuit, toujours encadrées par les SS et avec leurs chiens. (...)

LA SCHLAG

Pour nous protéger du froid, nous nous servions des enveloppes de sacs de ciment qu'on glissait sous les vêtements, mais les SS le savaient. Il y en avait un, très grand, qui mesurait plus de 2 mètres. Il avait toujours un « schlag » à la main, c'est-à-dire une section de gros câble électrique, et il nous tâtait à la sortie. Quand il sentait le papier sous la chemise, il nous rouait de coups. Il s'acharnait car c'était interdit. Les « kapos » en faisaient autant. On appelait « kapo » ceux qui étaient chargés d'encadrer les sections. Il s'agissait de prisonniers de droit commun allemands, c'est-à-dire des voleurs, des criminels, (...) et ces gens-là avaient droit de vie et de mort sur nous, uniquement parce qu'ils appartenaient à la race aryenne, à la « race des seigneurs ». Lever la main sur un kapo, c'était un arrêt de mort.

Sylvain Gargon, Nouméa, le 7 avril 1979
Témoignage paru dans le quotidien "Les nouvelles calédoniennes"